

ON DIT QUE LES YEUX S'HABITUENT À L'OBSCURITÉ, mais ici, dans ce petit réduit au fond de la cave, on n'y voit vraiment rien. La dernière fois j'ai compté à haute voix, je suis arrivée à plusieurs centaines et je n'ai toujours pas eu le droit de sortir, alors je ne le fais plus.

«Je n'ai pas peur.» Je le dis tout haut et le bruit me fait sursauter. «Je n'ai pas peur, parce que j'ai déjà neuf ans et c'est grand, et les grandes filles n'ont peur de rien.» Cela ne devrait plus durer trop longtemps. Maman va sûrement descendre pour me laisser sortir. Je lui dirai pardon et lui promettrai de ne plus jamais recommencer.

Je ne suis pas sage. Pas comme Alexandre. C'est ce que dit souvent maman. Elle appelle Alexandre «mon amourounet». Ce n'est pas un vrai mot, elle l'a inventé spécialement pour mon petit frère. Pourtant, il peut être très agaçant et méchant parfois. Par exemple le jour où il a abîmé la petite peinture que j'avais faite en la rayant avec trois gros traits au Wasco marron. Quand je suis allée le raconter à maman, elle a dit que personne n'aimait qu'on rapporte, et qu'il était encore trop petit pour savoir qu'il avait fait quelque chose de mal, mais il fallait voir sa tête au moment où il a tracé le dernier trait. Il a tout de même six ans maintenant, donc il n'est plus un bébé depuis longtemps. En plus, Alexandre m'a déjà traitée de tous les noms et flanqué des gifles, ce qui ne m'a pas fait mal bien sûr, mais quand même. Seulement voilà, il ne fait jamais ce genre de choses devant maman, alors elle ne peut pas le deviner.

Maman m'appelle «ma petite Mona» quand je suis gentille. Je suis gentille quand j'aide à faire la vaisselle ou à nettoyer ou à mettre la table, je suis gentille quand je range, et quand je me lave les mains avant le repas, je suis gentille quand je ne fais pas de bruit parce que papa a envie de calme, ou quand je reviens de l'école avec une bonne note, et pour d'autres choses aussi. Mais parfois j'oublie que je dois être gentille, sans faire exprès. Je suis en train de dessiner par exemple et j'écris au feutre sur la nappe sans le vouloir. Ou je joue avec Alexandre dans le jardin et il tombe parce que j'ai choisi un jeu trop turbulent. Ou je dis juste ce que je n'ai pas le droit de dire, apparemment. Ou je rentre de l'école avec ma jupe déchirée et je ne sais comment ça s'est passé, mais maman est obligée d'en acheter une neuve. Comme si l'argent tombait du ciel. Il m'est aussi arrivé de prendre des bonbons dans le placard sans que maman m'en ait donné la permission. C'est comme si je les avais volés. Quand elle s'en est aperçue, j'ai dit que je ne savais pas que c'était interdit, ce qui était encore un mensonge. Et la semaine dernière, j'ai été très méchante avec Sophie dans ma classe. Mais bon, elle a inventé des règles qui n'avaient rien à voir avec le jeu, alors mon équipe a perdu et j'ai traité Sophie de sale tricheuse. Je sais bien sûr que ce n'est pas gentil, mais c'est sorti tout seul. Il faut que j'apprenne à réfléchir avant d'agir, dit maman, et c'est vrai. Mais je n'y arrive pas toujours très bien. Cela a fait pleurer Sophie, qui l'a dit à la maîtresse, que je l'avais traitée de sale tricheuse, alors la maîtresse a été très en colère contre moi. J'avais peur qu'elle le dise à maman, mais non. J'ai eu drôlement de la chance.

Je mets la main devant mes yeux à la distance d'une règle pour vérifier si j'arrive à la voir. Peut-être un peu quand même? Ou est-ce que c'est juste parce que je sais que ma main est là? J'ai fini par m'asseoir par terre, parce que je ne trouvais pas le tabouret qui doit être ici quelque part. Le sol est froid et dur, je commence à avoir un peu mal au derrière. En tout cas, je reste assise par terre, parce que je sais qu'il y a

des toiles d'araignées ici et tout à l'heure j'en aurai dans mes cheveux. Si seulement j'avais un mouchoir, je pourrais me moucher, mais je n'en ai pas, alors je renifle ma morve. En inspirant l'air par le nez. Maman trouve ça dégoûtant mais, de toute façon, là où je suis, elle ne peut pas m'entendre. Elle dit souvent aussi : « Une petite fille mal élevée n'arrive à rien. »

J'essaie de ne pas écouter les bruits que j'entends, un curieux tic-tac et un petit bourdonnement. Je ne sais pas d'où ça vient alors je commence à me dire qu'il y a une sorte de monstre ici. Je sais qu'il n'existe pas vraiment, mais parfois, ici dans ce petit réduit, je finis un peu par oublier. Enfin, pas tout à fait, mais on dirait que, pendant un petit moment, ma tête ne fonctionne pas. Je suis une peureuse, dit maman, je dois m'endurcir. Elle a raison, bien sûr, mais je ne sais pas comment y arriver.

Je pourrais être plus forte, pour quelqu'un qui a neuf ans, je veux dire. J'ai du mal à supporter le noir, par exemple, et les araignées me font peur, et les souris aussi, et les gros chiens. Seulement s'ils sont vraiment gros. J'aime bien les petits chiens. Les petits chiens ont toujours l'air contents. Comme s'ils ne savaient pas ce que c'était d'avoir du chagrin, sauf quand leur maître le leur montre. J'ai déjà pu m'en apercevoir : le chien d'Ellen, ma meilleure amie, est venu s'allonger très tranquillement à côté d'elle quand elle était malade. Je l'ai vu là, sur le tapis devant le canapé, et j'ai décidé que tout compte fait les chiens étaient peut-être les animaux les plus gentils du monde, avec les lapins blancs, les petits en tout cas, et les bébés chèvres, comme à la ferme pour enfants où nous sommes allés avec l'école. Si j'avais une petite chèvre, je l'appellerais Alexandre, pour embêter mon frère. Je trouve les oies gentilles aussi, mais papa m'a dit un jour qu'il faut s'en méfier, parce qu'elles peuvent mordre. J'ai trouvé ça bizarre, parce que les oies n'ont pas de dents. Alors papa m'a dit qu'elles peuvent le faire avec leur bec, ce que j'ai trouvé idiot, parce qu'on mord avec les dents, c'est tout, sinon on n'appelle pas ça mordre, si ?

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis là, mais cela doit bien faire une heure à mon avis, ou peut-être quatre, je n'en ai aucune idée. Je vais bientôt finir par mourir d'ennui. J'essaie de faire craquer mes doigts l'un après l'autre, papa me l'interdit, il dit que, sinon, j'aurai des rhumatismes plus tard, mais je trouve le bruit amusant. Je n'ai pas non plus le droit de mettre la main dans le bac de noix au supermarché, mais parfois je le fais quand même, pour le plaisir, et après j'ai la main salée alors je la lèche, ce que maman trouve dégoûtant.

J'entends quelqu'un descendre l'escalier. Ouf, la voilà, je reconnais le cliquetis de ses talons. J'ai sûrement déjà le sourire aux lèvres, parce que je suis si contente que la punition soit terminée. Il faut que je me débrouille pour me débarrasser de ce sourire avant que maman me voie, sinon elle va penser que je ne regrette pas. Je l'entends se racler la gorge, comme elle le fait souvent quand elle est en colère. La porte s'ouvre en grand.

« Alors ? »

Mes yeux se ferment automatiquement parce que maman a allumé la lumière dans la partie de la cave où elle est. « Je ne le ferai plus jamais.

– Et quoi encore ?

– Pardon maman, je ne le ferai plus jamais. » Je serre mes bras autour de sa taille.

Elle me donne deux petites tapes sur l'épaule gauche. « Bon, c'est bien. Tu peux remonter. »

Je suis si contente que maman finisse toujours par me pardonner. Je pense qu'il n'y a que les mamans qui en sont capables, de toujours pardonner, quoi qu'on fasse. Quand je remonte en pleine lumière, mes yeux mettent toujours un peu de temps à s'habituer.

Papa, qui sort au même moment de la cuisine, dit en nous voyant, moi et Alexandre : « Salut les gars. » Puis juste à moi : « Comment ça se fait que tu as des toiles d'araignées dans les cheveux ? »

Je ne réponds pas, je n'ose pas.

« Voilà ce qui arrive aux enfants désobéissants », dit maman.

Papa ne réplique pas. Il me regarde : « Tout va bien ? »

– Très bien », je dis en partant vers le salon. Je vais lire, je crois, parce que j'ai un très beau livre qui me rend joyeuse.

Papa passe à côté de moi, apparemment il retourne dans son cabinet.

Je lui demande : « Tu as des patients qui t'attendent ? »

- Non, mais j'ai encore du travail.
- Je peux venir, pour lire à côté de toi ?
- Mais ma petite Mona... », dit papa.

Avant de le laisser terminer sa phrase, je crie : « Je serai très très calme, je te le promets, je ne te parlerai pas de mon livre, par exemple, de toute façon il est passionnant alors j'ai juste envie de continuer à le lire.

– Bon d'accord », il dit et il me tient la porte.

Je n'ai pas le droit de venir souvent ici, dans le cabinet de papa, mais je le trouve super. On y sent une odeur de produits bizarres pour soigner les dents des gens. Un dessin au mur, que je trouve un peu ennuyeux mais je ne le dis pas, montre à quoi ressemble une dentition. Il y a un fauteuil spécial que papa peut faire monter et descendre avec un moteur, j'aime bien m'y allonger. Au-dessus est suspendue une grande lampe qui éclaire très bien, ce qui est pratique pour lire quand je l'oriente comme il faut. Je ne veux pas déranger papa, alors je saute tout de suite sur le fauteuil, sans son aide. Le dossier est incliné juste comme j'aime. Papa s'assoit à son bureau et sort des dossiers de son cartable, il commence à feuilleter à l'intérieur et prend des notes de temps en temps.

Je trouve agréable d'être assise ici, tout simplement, sans rien dire, il travaille, je lis. Papa aime beaucoup travailler, il déteste les salsifis et le nouveau facteur, parce qu'il coince parfois le journal dans la boîte aux lettres, alors quand il pleut on ne peut plus le lire, et lorsque papa regarde la télévision il fait souvent des remarques à haute voix, à personne en particulier. Mon papa est très intelligent parce qu'il fait des mots croisés à cinq étoiles, et c'est le maximum.

« On finit toujours par payer ses erreurs. » Ça aussi, maman le dit souvent. Maman a beaucoup de petites phrases qu'elle dit souvent. Elles sont faites pour qu'on les retienne et pour qu'on en tire une leçon, elle me l'a expliqué une fois.

J'aimerais pouvoir rester ici pour toujours, et ne jamais plus devoir aller à l'école pour faire des calculs idiots, et ne jamais plus être couchée sans pouvoir m'endormir, et ne jamais plus faire des rêves effrayants, et ne jamais plus devoir rester dans le petit réduit de la cave, et ne jamais plus fâcher quelqu'un, et gagner le prix de la plus gentille fille du monde. J'entends l'horloge dans le couloir sonner, fort, neuf fois, comme si quelqu'un tapait sur un gong. Je n'aime pas ce bruit, papa m'a dit que lui non plus, mais bon, elle appartenait aux parents de papa, alors il trouve qu'il faut qu'elle reste là.

« Il va bientôt être l'heure de te coucher, dit papa.

– Oui », je réponds. J'essaie de ne pas avoir une voix triste.



Griet Op de Beeck, *Viens ici que je t'embrasse*
Roman traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin

512 pages | ISBN 978-2-35087-450-0 | 23 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com